

## Lausanne en janvier

Il se pourrait bien qu'on l'aime, cette ville pourrie ! Parce que finalement elle a accompagné toute notre vie, non pas en permanence, mais par moments, des flashes et puis aussi des flashes back ! Ses pavés, ses rues, ses magasins même, mais surtout ce qui ne change pas au cœur de la cité, ou tout au moins pas dans des proportions inhumaines. On se l'était dit l'autre jour alors que nous la traversions, on ne serait pas revenu ici depuis quarante ans, qu'on ne verrait pour dire aucune différence. Tout est resté en place. La ville demeure, la campagne quant à elle trépasse, qui n'offre même plus en contrepartie l'avantage de la ville, quand vous avez trouvé un coin pour vous loger pas trop cher et que vous en êtes au cœur même. Son activité, ses belles filles, mais depuis longtemps déjà elles ne vous regardent plus, tout entières dévolues au dernier gadget du jour, un Smartphone vraiment sensationnel. On s'est toujours demandé ce que l'on pouvait découvrir d'intéressant sur ces trucs alors que la rue, alors que les gens que l'on croise, la foule même, tout cela est cent fois plus passionnant. Mais puisqu'il paraît que les autres n'intéressent plus personne !

Et quand bien même les gens ne rient pas, ni ne sourient. Peut-être fait-il gris, humide, que l'on a envie de rien d'autre que de se déplacer pour vite rentrer là où il fait chaud. C'est possible.

On marche, on retrouve des lieux, des odeurs point. On se souvient. Et puis là, sur la Palud, on fait comme tout un chacun parce qu'il est onze heures, on regarde le bas relief de fer forgé et l'on écoute la voix grave du bonimenteur qui vous parle de l'ancien régime, et puis de la révolution, et puis encore de ces rondes que désormais l'on peut faire. Volent, volent, les jolies jupes de ces dames désormais libérées du carcan de ces maîtres pas si détestés que cela, dans le fond. Puisqu'il arrive que l'on puisse, par la pensée, avoir quelque nostalgie de ce régime, certes mercantile, c'est-à-dire fort intéressé, mais n'ayant jamais sombré dans la violence et surtout n'ayant pas imposé sa langue.

Les librairies, la bibliothèque cantonale où à chaque fois c'est le vrai coup de massue. Il y a tellement de livres, tellement de culture, que celle minuscule que l'on voudrait rajouter à la grande dans notre incommensurable naïveté, nous fait souffrir. Qu'est-ce qu'on est, nous autres, dans cette immensité d'informations diverses, présentes ou passées ? Pourrait-on avoir une incidence quelconque sur celle-ci ? A-t-on une influence même minime en un domaine quelconque ? Aucune. Ainsi la marche du monde se fait sans nous, contre nous, puisque nous ne pouvons adhérer à tout. C'est éreintant, en fait, cette énormité de savoir. Il vaudrait mieux parfois aller boire des bières. Tenez, s'enfiler dans un bistrot, se mettre dans le coin d'une salle à boire et commencer à aligner les bouteilles vides sur la table. Pour oublier, non une souffrance personnelle, plutôt cette montagne si lourde à supporter de tant d'informations qu'on ne les digère plus. Et qui, malgré tout, n'offrent pas toutes les réponses à nos questions. Loin de là. Car il ressort que cette culture, quelque part, elle est aveugle, ou qu'elle ne veut

pas savoir, juste suivre la ligne qu'elle tient et de laquelle elle ne saurait dévier. Elle n'aime pas non plus à ce qu'on la mette en doute. Enfin, bref, il arrive qu'elle soit dans son esprit limité presque mortelle. D'où cette envie pathologique d'aligner toutes ces bières. Alors même qu'en hiver on n'en boit pas, qu'une telle envie ne nous vient même jamais à l'esprit. Juste une image. Pour se consoler, se reconforter, reprendre pied après une telle avalanche d'écrits.

La ville. La ville qui ne change pas, malgré tout. Elle reste la ville. Etrange, mystérieuse. Insaisissable, puisque rien de nous ne la marque. Tu peux passer ici dix fois, cent fois, que ressentent les pavés que tu foules, et quelle usure peux-tu leur imprimer. Aucune. Tu n'es qu'un souffle. Et tu le resteras à jamais. Impression qui renforce encore la quasi certitude que tous ces livres que tu as vus tantôt, ils ne servent à rien. Car leurs auteurs, s'ils sont d'ici, pas plus que toi n'ont marqué la ville. Tout au moins est-ce ce que tu penses. Et qui t'empêche de penser ? Un seul de ceux-là qui estimerait avoir laissé une trace ?

La ville et ses pavés. La ville et ses magasins. On dirait parfois que les gens manquent en permanence de tout. Et c'est vrai. Il y a tellement de choses. Des belles et de moins attirantes. De la variété. Mais ce que tu aimes par-dessus tout, c'est de regarder les jolies filles. Elles t'interrogent. Toujours. Surtout par rapport à leur destin que tu ignores. Mais savent-elles elles-mêmes ce qu'elles veulent faire de leur vie ? Tu voudrais les comprendre. Savoir ce que peu être leur pensée, vraie et profonde. Elles sont là, plus mystérieuses encore que la ville dont elles font aussi partie.

Qui fait l'histoire, en somme. Les politiciens. Ils passent comme les autres, ni plus ni moins. Les hommes de lettres. Ils font illusion quelque temps et puis on les oublie. Les sportifs ? Peut-être. Car c'est vrai, ils ont aujourd'hui ce statut particulier qu'on les regarde et les admire plus que les autres. Mais le présent n'est-il pas lui aussi qu'un souffle. Et ceux-là ne seront-ils pas à leur tour oubliés, fondus dans la masse ?

C'est étrange. On aime la ville précisément pour ces interrogations permanentes, mais aussi pour les souvenirs qu'elle nous laisse, parce que qu'alors nous avons souvent arpenté ces rues, et que nous aussi, nous ne savions pas en ces temps-là où nous allions. Nulle part peut-être !



Place de la Palud, avec l'Hôtel de Ville. Toutes les photos ont été légèrement foncées.



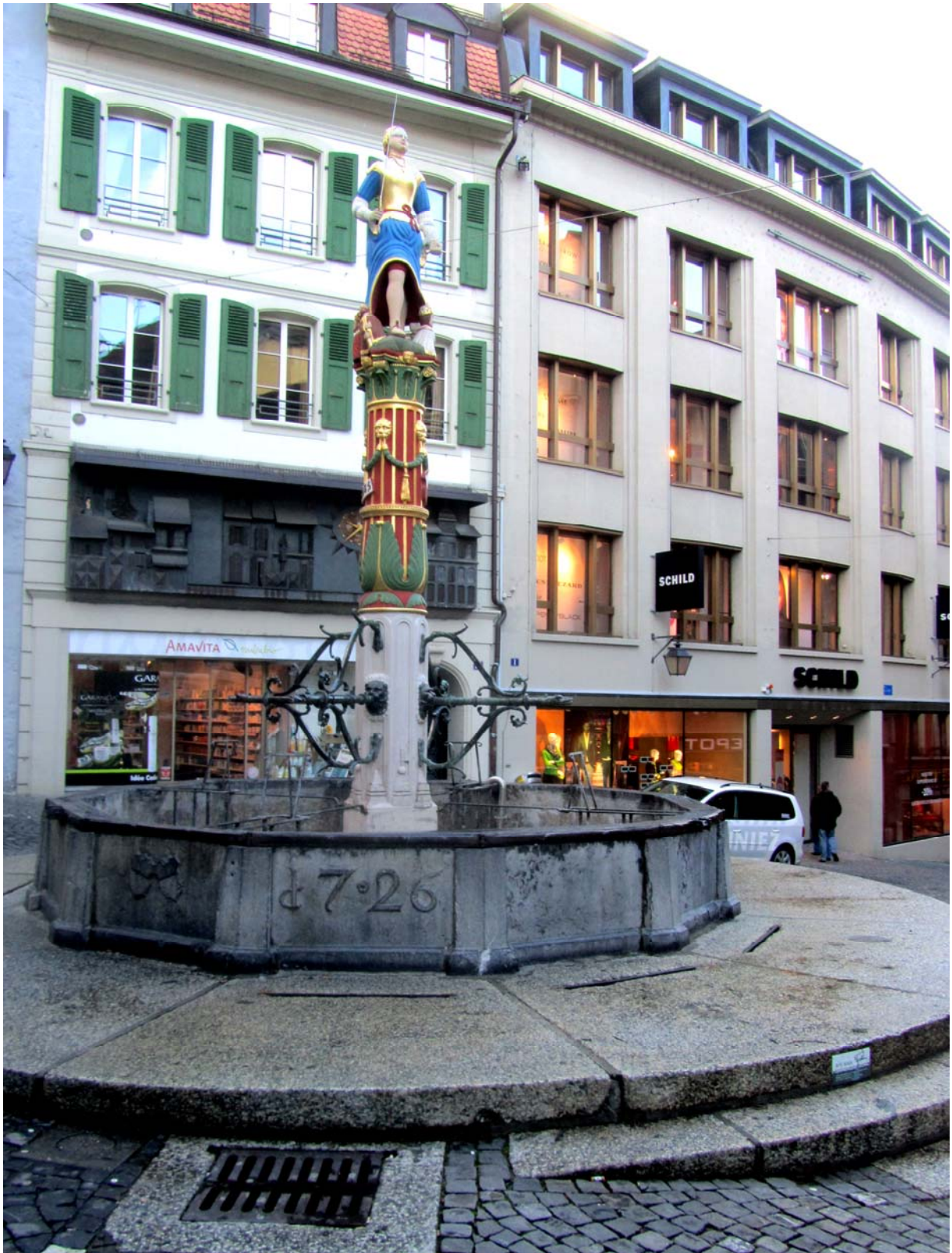


Tirons tous à la même corde !



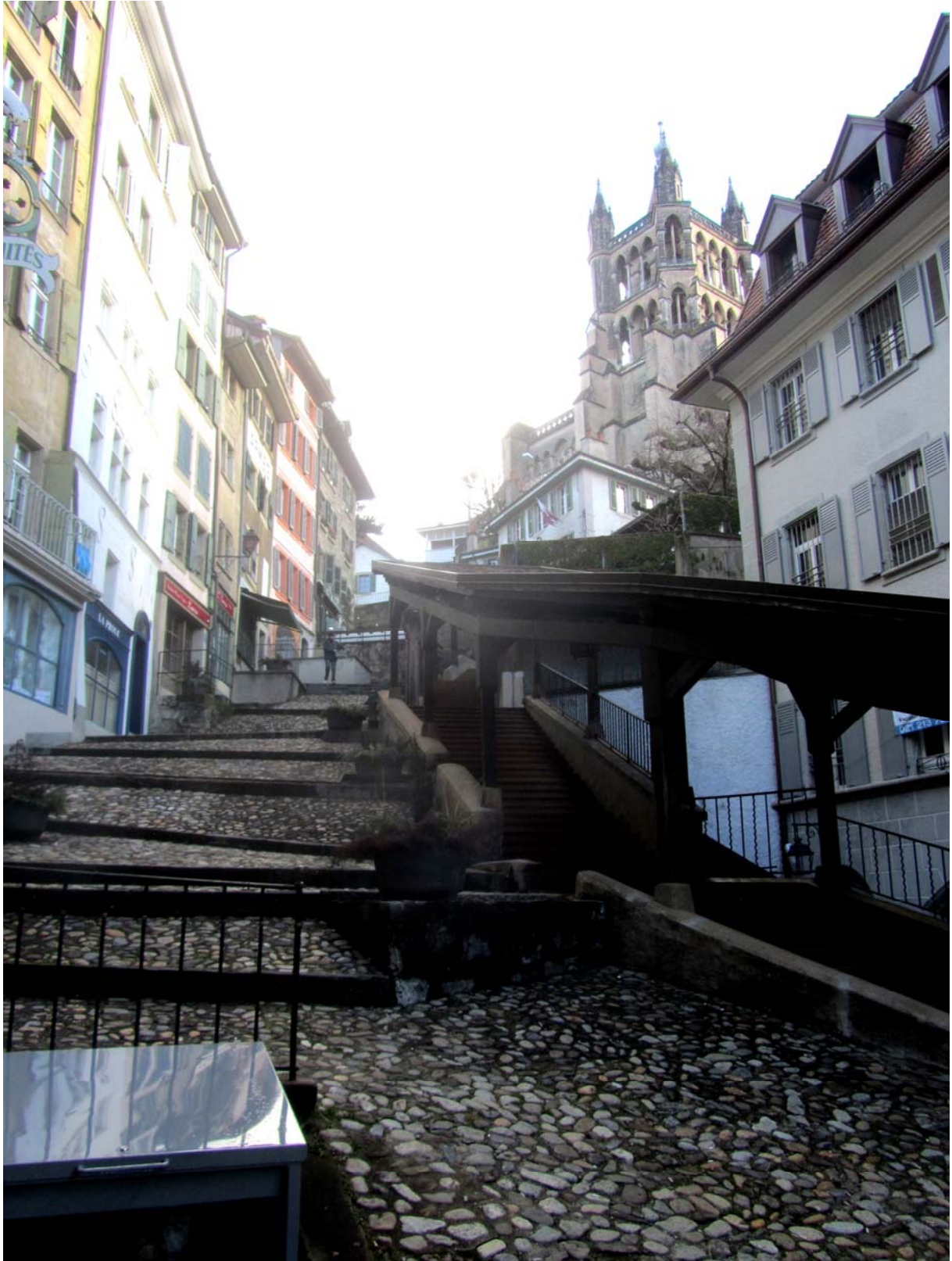
Davel, notre héros, figure vraiment sublime.





Fontaine de la Palud. Elle en a vu passer, du monde...





Escaliers du marché.









Témoignage d'une mode et d'un temps qui ne sera plus lui aussi.